

Par les profonds soirs d'Août

Par les profonds soirs d'Août, quand le soleil de flamme
S'abaissait vers les flots, miroitants et troublés,
Par ces soirs de splendeur où je sentais mon âme
S'envoler ardemment par les immensités,

C'était toi qui venais, douce et lointaine amante,
Apporter à mon rêve un peu plus que l'espoir,
C'était toi qui faisais mon extase brûlante
Et mon cœur s'exalter en la beauté du soir.

De ma terrasse ombreuse, au sein des lauriers-roses,
Nous regardions la mer par-dessus les palmiers;
Le couchant rutilait et ses métamorphoses
Tombaient en monceaux d'or des divins sabliers.

Aucun bruit ne troublait la paix quasi biblique
De ces heures tombant au gouffre de l'oubli;
Les palmes frissonnaient et l'odeur du tropique
Montait du sol fécond comme d'un vaste lit.

Et tes bras se nouaient à mon cou, pleins d'aromes;
Je respirais ton corps à travers tes cheveux
Et, muets, enlacés, seuls, heureux, loin des hommes,
Le monde était sublime, ainsi vu par nos yeux.

Tout chantait au beau rythme envolé de nos bouches:
La terre et sa forêt, le ciel et son couchant,
La mer qui déferlait sur les rochers farouches
Et la première étoile au fond du firmament.

O merveilleux moments, heures cent fois bénies,
Soirs tropicaux peuplés de féerie amour,
Voluptueux baisers, étreintes infinies,
Vous serez la clarté de notre dernier jour!

Le temps peut effacer tout ce qui meurt et tombe
Et le cynique sort briser et désunir,
Nos cœurs se souviendront, scellés jusqu'à la tombe
Par le puissant lien de notre souvenir.

Et nous emporterons sur les lointaines grèves
Des pays si divers où, déjà, nous pleurons,
Le goût des longs baisers semés dans les grands rêves
Vécus sous tes cieux d'or, par les soirs d'Août profonds.

New-York, 9 Juin 1915.

PAUL-EMILE BIBILY.

Ouvrier Américain



CINÉMATOGRAPHE. étym. s. m. (de deux mots grecs qui, un jour peut-être, voudront dire quelque chose).
His. Lumière vint. Un homme de génie, moitié Talleyrand, moitié Shylock — Charles Pathé — s'installa un après-midi d'été dans la cour d'un marchand de vins, à Vincennes. Il y avait là trois figurants du Châtelet, un appareil de prise de vue et deux actionnaires. Sous la toile qui claqua au vent des baraques foraines, les pièces abimèrent les yeux d'un public encore inexpérimenté. Une femme tenait la caisse. Elle crut, la première, au cinématographe. Elle vit encore, compagne dévouée d'un homme qui n'est plus du tout Shylock, mais Talleyrand et Bonaparte. Et c'est à elle, en toute justice, que les faiseurs d'affaires, au million aujourd'hui facile, doivent leurs ors et le droit qu'ils prennent d'avoir quelque morgue.
Des gens souriaient, ne comprenant point qu'un énorme joujou venait d'être inventé.
Léon Gaumont ne sourit pas. Il travailla.
Il est infiniment regrettable que les précurseurs français aient cru utile de s'entourer de marchands de viande aux appétits toujours inassouvis, de Cabotins prétentieux, ou de Corses aux noms retentissants. C'est à cela seul que nous devons la pauvreté des productions latines en général, l'Italie ne valant pas mieux que la France.
Quelques photographes intelligents osèrent, timidement, montrer une légère initiative. A la base de tout art, quel qu'il soit, il convient de lever son chapeau devant l'ouvrier.
Malgré le précieux effort apporté par la bonne volonté de la main-d'œuvre, cette "chose" allait, cahin-caha, s'abêtissant.
M. Griffith sauva le cinématographe et l'empêcha de croupir dans l'horreur ennuyeuse qu'aurait été la pantomime en noir et blanc — la pantomime dépouillée du ton de la chair de toutes les Colombines.
M. Ince fut un bon élève.
A part ces deux-là, il n'y a personne. Et l'on peut dire que, si la littérature se meurt, si la peinture, le cinématographe entre à peine dans la vie.
Le Cinématographe n'est point du tout, ainsi qu'en le prétend, le drame moderne. Il a cependant quelques chances de devenir le drame de demain.

HENRY J. VERNOT.